

Helvétique équilibre

Dialogues avec le Point de vue suisse
du Prix Nobel de littérature 1919

Carl Spitteler
Dorothee Elmiger
Pascale Kramer
Catherine Lovey
Adolf Muschg
Fabio Pusterla
Daniel de Roulet
Monique Schwitter
Tommaso Soldini

ZOE

HELVÉTIQUE ÉQUILIBRE

Domaine alémanique dirigé par Camille Luscher

CARL SPITTELER, ADOLF MUSCHG,
DOROTHEE ELMIGER, PASCALE KRAMER,
MONIQUE SCHWITTER, DANIEL DE ROULET,
FABIO PUSTERLA, CATHERINE LOVEY,
TOMMASO SOLDINI

HELVÉTIQUE ÉQUILIBRE

Dialogues avec le *Point de vue suisse*
du Prix Nobel de littérature 1919

*Traduit de l'allemand et de l'italien par Étienne Barilier,
Lionel Felchlin, Camille Luscher, Anita Rochedy,
Marina Skalova, Mathilde Vischer*

Édité par Camille Luscher

ZOE

*Les Éditions Zoé remercient Pro Helvetia,
Fondation suisse pour la culture, la Fondation Göhner, la Fondation ch et
l'association «Carl Spitteler – centenaire du prix Nobel de littérature»
d'avoir accordé leur soutien à la publication de ce livre.*

prohelvetia

ERNST GÖHNER STIFTUNG

ch Stiftung für eidgenössische Zusammenarbeit
Fondation pour la collaboration confédérale
Fondazione per la collaborazione confederale
Fondation per la collaborazione federale



© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2019
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture: Silvia Francia

Illustration en p. 61:

Ferdinand Hodler, *Carl Spitteler*, 1915, huile sur toile,
Kunstmuseum Luzern, Depositum der Stadt Luzern

Pour la photo: © Andri Stadler, Luzern

ISBN 978-2-88927-653-0

ISBN EPUB: 978-2-88927-654-7

ISBN PDFWEB: 978-2-88927-655-4

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

PRÉFACE

Nos points de vue suisses

O tempora, o mores! «Quelle époque (vivons-nous)! Quelles mœurs!»¹ aurait dit Cicéron en l'an 63 avant Jésus-Christ. Quelle époque, oui, quelle époque (nous vivons), s'entend-on s'exclamer. Les choses vont vite, les informations affluent, par des canaux qui souvent débordent. Et pendant ce temps des êtres humains meurent en essayant de traverser la Méditerranée, meurent sous le coup d'armes vendues par des pays tiers; les fossés se creusent, l'économie s'affole dans les hautes sphères.

Face à la rapidité et au trop-plein, on ressent peut-être le besoin d'appuyer sur la touche pause. S'arrêter, prendre un peu de recul et souffler. Considérer la trame des rapports de force, réfléchir à la place qu'occupe chacune, chacun dans le monde, sur la Terre. La littérature permet ça. Notamment parce qu'elle donne à écouter l'autre. L'*alter*.

Et parce qu'il faut bien partir de quelque part, pour quoi ne pas s'appliquer à penser à notre échelle. L'échelle d'un pays, la Suisse, pour considérer sa place dans le monde et dans l'Europe. Sur cet échiquier-là.

Dans d'autres circonstances, bien différentes, mais sous les mêmes cieux, un écrivain l'a fait. Il s'appelle Carl Spitteler, est né dans la région de Bâle au milieu du

¹ Cicéron, *Catilinaires* (63 av. J.C.), trad. Germaine Roussel, 10/18, 1964.

XIX^e siècle, et il écrit depuis quelques années des livres exigeants, dans un style qu'il nomme lui-même « poésie épique » et qui a été remarqué et encouragé par Nietzsche. Il lui arrive de s'exprimer publiquement sur tel ou tel sujet qui lui semble important, bien qu'il cultive une image de misanthrope revêche et aristocrate¹. Or la Première Guerre mondiale éclate, et la Suisse, dont le fédéralisme depuis quelque temps déjà vacille, se retrouve prise entre les feux, subissant des vents contraires qui, craint-on, la mènent à une progressive division. Des hommes (pas de femmes, il faut bien le dire), inquiets, créent une Société nouvelle et helvétique² et se fixent comme objectifs de défendre le multilinguisme, la cohésion nationale et les particularismes régionaux. Ces valeurs qu'on approuve en sentant bien qu'il s'agit aussi de s'en méfier. Ils décident alors de trouver quelqu'un capable de prononcer un discours d'apaisement. Un écrivain. Car qui de mieux qu'un écrivain pour parler en des temps troubles. Un écrivain, contrairement à un politicien, par exemple, a la possibilité de poser des questions sans devoir apporter de réponses, sa langue n'est pas de bois, mais d'images qui mettent en mouvement la pensée.

Carl Spitteler accepte et se positionne en « citoyen accomplissant un devoir », en « modeste particulier » qui, face à l'urgence de la situation, « prend la parole pour tenter d'agir contre une situation consternante et non sans danger ». Mais il aborde avant tout le discours en écrivain,

¹ François Vallotton, *Ainsi parlait Carl Spitteler*, Histoire et société contemporaines, Lausanne, 1991.

² La Nouvelle Société Helvétique a été constituée le premier février 1914 à Berne sous la forme d'une association fraternelle et non partisane. Des hommes de lettres, des journalistes et des universitaires, principalement de Suisse romande, ainsi que des entrepreneurs et des hommes politiques de Suisse alémanique se regroupent autour de valeurs communes. C'est eux qui commandent le discours que Carl Spitteler prononce le 14 décembre 1914. (Source : DHS, *Dictionnaire historique de la Suisse*)

consacrant à la question de la cohésion nationale un traitement littéraire, usant de symboles forts, de métaphores, d'éléments de mythologie. Cet aspect littéraire, sans doute, confère à son propos une dimension universelle qui aujourd'hui encore nous interpelle. Les valeurs évoquées ne nous surprennent guère, elles nous apparaissent toujours comme essentielles, intrinsèques à la Suisse, et les formulations sont assez ouvertes pour que chacun y trouve son compte. Un consensus efficace, en somme, tout helvétique. Au point que l'on s'étonne de la virulence des réactions qu'il a suscitées.

Des remous, il y en a eu, pour le meilleur et pour le pire. D'aucuns attribuent à ce discours un caractère décisif sur la réception du poète Carl Spitteler. C'est lui, d'ailleurs, que les épopées évoquées officiellement, qui lui aurait valu le prix Nobel de littérature, rien que ça, que Spitteler reçoit pour l'année 1919. Selon la petite histoire, Romain Rolland, Nobel de littérature 1915, aurait œuvré pour la reconnaissance de Spitteler, avec lequel il partageait cette volonté de s'élever « au-dessus de la mêlée »¹.

De fait, si l'œuvre de Spitteler est en grande partie oubliée aujourd'hui, trop chargée sans doute en symbolisme et en allégories pour le goût de notre époque, *Notre point de vue suisse* a traversé le siècle. Érigé en symbole, le discours a été repris (voire récupéré) à différentes étapes de l'histoire du pays, chaque fois que les Suisses ont senti « le besoin de réfléchir sur eux-mêmes »². On y a puisé des considérations sur le multilinguisme, le fédéralisme, la neutralité quand il s'agissait de rappeler des valeurs communes, de réveiller la cohésion nationale.

¹ *Au dessus de la mêlée*, texte sur la Première Guerre mondiale écrit par Romain Rolland le 15 septembre 1914.

² Claude Reichler, préface à C. Spitteler, *Notre point de vue suisse*, Minizoé, 1995.

Au milieu d'images abstraites et de considérations plutôt générales, Spitteler émet une proposition très concrète pour renforcer la compréhension entre les différentes parties linguistiques : s'écouter les uns les autres, en traduisant, notamment, les éditoriaux des journaux.

Trois maisons d'édition, les éditions Zoé à Genève, le Rotpunktverlag à Zurich et les Edizioni Casagrande à Bellinzone, l'ont aujourd'hui pris au mot. Unies, elles ont convié huit écrivaines et écrivains, issus des trois régions linguistiques, à réagir en écho à ce discours. Ils et elles étaient libres de se saisir de l'un ou l'autre aspect du discours. D'y répondre, de le développer. De l'articuler dans son contexte, ou de le situer dans le nôtre.

Cent ans après, qu'en est-il du « puissant idéal » récompensé par le prix Nobel ? Le discours de Spitteler, prononcé dans le contexte très particulier de la Première Guerre mondiale, peut-il encore s'énoncer dans la perspective du présent ?

En ouverture du recueil, immédiatement après le discours de Carl Spitteler, présenté ici dans une nouvelle traduction, Adolf Muschg retrace pour nous les conditions d'écriture et de réception de ce discours à travers le ^{xx}e siècle. Précisant les termes de cohésion confédérale et de modestie chers à Spitteler, Muschg confère à son propos la valeur d'un projet de paix. À sa suite, Dorothee Elmiger s'arrête sur les métaphores employées et en particulier sur la distinction opérée par Spitteler entre « les pays voisins » d'une part, et les « frères » d'autre part. Grâce à un subtil dispositif polyphonique, l'autrice donne aux questions soulevées par Spitteler un écho du présent qui évite soigneusement les réponses toutes faites. De quoi a-t-on peur, est la question en arrière-fond, de quelle nature est la menace ?

La neutralité, en tant que symbole de l'identité suisse, est au centre de plusieurs des textes qui en explorent les dimensions, mais aussi les contradictions. De la posture de spectateur compatissant que lui prêtait Spitteler, elle s'engage vers davantage d'implication. S'il s'agit encore « d'ôter son chapeau », c'est pour mieux garder la tête froide, face aux passions nationalistes, chauvines ou islamophobes que Pascale Kramer observe après l'attentat de *Charlie Hebdo* dans la France où elle vit depuis plus de trente ans. C'est la grande leçon qu'elle tire de ce fameux *point de vue suisse* : une certaine distance qui offre le calme nécessaire à une bonne écoute de l'autre. Et c'est parce que la Suisse s'applique depuis plus d'un siècle à fournir cet effort, parce que son identité est complexe et impossible à réduire à un nationalisme primaire, qu'elle pourrait servir, si l'on suit la vision exposée par Monique Schwitter, non pas d'exemple, mais peut-être de précurseur à l'Europe actuelle, en mal de valeurs communes et d'ambitions culturelles. C'était déjà, dès les années cinquante, la thèse d'un Denis de Rougemont dont le modèle est évoqué par Daniel de Roulet, aux côtés d'autres Suisses au parcours emblématique – Hodler, Cendrars, Le Corbusier, Louis Chevrolet. Entremêlant son histoire familiale à la grande Histoire du xx^e, il en arrive à formuler une vision personnelle de la résistance par le désengagement, qui résonne avec l'écoute que préconise Pascale Kramer. Daniel de Roulet y voit l'attitude même de l'écrivain qui travaille la langue, le poids et la valeur de mots, et conserve par là un regard plus clair.

En tant que poète, Fabio Pusterla se situe dans cette marge. Partant d'une rencontre avec un immigré nigérian et de l'expérience d'un certain échec de la communication, c'est notre responsabilité face à l'altérité qu'il sonde à l'intérieur de frontières qu'il nous invite à redéfinir.

Sur le mode humoristique, voire parodique, Catherine Lovey reprend la structure du discours de Spitteler et les principales notions qui y sont exposées pour en souligner les travers. Mêlant passé et présent, elle jette un regard sans concession sur l'opportunisme de la Suisse et des politiciens du monde entier – tout en échangeant sur Twitter avec l'Académie Nobel.

Tommaso Soldini, enfin, nous parle de la difficulté de la Suisse à intégrer la diversité au-delà des « frères » du même pays avec cette autre minorité que forment les étrangers de deuxième ou troisième génération. L'élève en difficulté de son récit porte le nom d'un célèbre joueur de foot.

D'un texte à l'autre, les idées se répondent, s'enchaînent selon des points de vue propres à chacune et chacun. Il y a un siècle, Spitteler insistait sur le singulier dans son titre; « *Notre point de vue suisse* » quand il s'agissait d'affirmer une unité face à l'Europe qui se déchirait. De par sa forme, ce recueil affirme quant à lui une pluralité avec la conviction qu'elle est la réponse à notre époque. La diversité de la Suisse est sa chance parce qu'elle l'oblige dès le début à intégrer l'altérité à sa pensée. À se concevoir une avec ses multiples facettes. « Nous devons être au diapason sans être uniformes », disait Spitteler. Adolf Muschg renchérit en ajoutant la nécessité de « combattre dans un esprit communautaire afin même de rester différents ». L'ambition de ce livre est de poser les bonnes questions, sans donner de réponse unique, mais en instaurant un dialogue qui nous incite à réfléchir et à nous positionner pour trouver, dans la complexité de la pensée, un équilibre en mouvement perpétuel. *Un équilibre helvétique.*

Camille Luscher

Carl Spitteler

Notre point de vue suisse

Mesdames et Messieurs,

C'est à contrecœur que je sors de ma solitude pour m'exprimer en public sur un sujet qui ne me regarde pas de prime abord. En fait, il ne me regarderait pas si tout était pour le mieux. Mais comme ce n'est pas le cas, j'accomplis mon devoir de citoyen en tentant, si tant est que la parole d'un modeste particulier puisse y contribuer, d'agir contre une situation consternante et non sans danger. Nous n'avons pas su éviter l'apparition de divergences d'opinion entre la partie germanophone et la partie francophone du pays à l'occasion de la guerre. Je ne parviens pas à prendre ces divergences à la légère. Ce n'est pas une consolation qu'on me dise : « En cas de guerre, nous ferions quand même bloc comme un seul homme. » « Quand même » est une mauvaise conjonction. Devrions-nous désirer l'avènement d'une guerre pour mieux prendre conscience de nos affinités ? Ce serait un peu cher payé. Nous pouvons nous en tirer à meilleur compte. D'une façon plus belle et indolore. En tout cas, je ne peux rien voir de fructueux dans un éloignement, bien au contraire. Ou voulons-nous, comme

le font certains étrangers, négliger les opinions de nos confédérés qui parlent une autre langue du seul fait qu'ils sont en minorité? « Mise à part la fraction de la Suisse romande, qui navigue tout entière en eaux françaises... » En Suisse, nous ne laissons personne à part. Même si la minorité était dix fois plus faible, nous lui accorderions tout autant d'importance. Il n'y a pas de fractions en Suisse. Mais affirmer que la Suisse romande navigue « tout entière en eaux françaises » est un reproche injuste. Elle navigue aussi bien que la Suisse alémanique en eaux helvétiques. Elle l'a démontré assez souvent sans la moindre ambiguïté. Elle ne tolère d'ailleurs même pas le nom de Suisse « française ». Ainsi je crois que nous devons naturellement nous soucier de nos rapports avec nos confédérés francophones, et le désaccord doit nous causer du souci.

« Que s'est-il donc passé au juste? »

Il ne s'est rien passé. On s'est tout simplement laissé aller. Mais quand deux personnes se laissent aller dans une direction opposée, elles s'éloignent l'une de l'autre. Il y a bien une excuse. Elle a pour nom : la stupéfaction. Dans notre vie émotionnelle et intellectuelle, comme dans les autres domaines, l'éclatement si subit de la guerre a fait l'effet d'une bombe. La raison a lâché les rênes, la sympathie et l'antipathie se sont déchaînées et nous ont entraînés dans leur cavalcade. Et l'entendement, haletant à notre suite, n'est pas parvenu, de sa faible voix, à retenir l'attelage. Mais si j'observe bien, il est finalement arrivé à destination. Nous sommes maintenant, je le crois et l'espère, dans la disposition d'esprit de la personne qui décide de rebrousser chemin et de faire une halte. L'essentiel est dès lors acquis, le pire est évité. Seules subsistent une certaine confusion des